

de cette union ? Si le Nord-Ouest contient des terres aussi riches, comme je le crois, qu'aucunes de ce continent, il devrait occuper, plus tard, par rapport au Canada une position analogue à celle des Etats de l'Est vis-à-vis de ceux de l'Ouest. Nous devrions nous attacher à y établir une vaste région agricole ; car, quoiqu'on en dise, le gouvernement canadien n'a maintenant à sa disposition que bien peu de terres arables, si on tient compte des besoins toujours croissants de notre population qui augmente tous les jours. Il est pénible de voir, par suite du manque d'une semblable région, s'expatrier des jeunes gens qui pourraient ainsi rester sous l'empire britannique. (Ecoutez ! Sans parler de l'immigration qu'attirerait cette nouvelle région, un grand nombre de nos jeunes gens qui vont aujourd'hui dans les Etats de l'Ouest, se dirigeraient de ce côté. Le trafic de cette région traversera ainsi notre pays et nous aurons tout le profit du transport à la mer des produits d'une contrée tout aussi riche qu'aucun des Etats de l'Ouest. (Ecoutez !)

En considérant le progrès merveilleux de ces Etats, nous pouvons nous faire une idée de ce que deviendra notre territoire du Nord-Ouest si nous nous appliquons à le développer. En 1830, c'était un pays sauvage, aujourd'hui, en outre de ce qu'il consomme, il exporte annuellement 120,000,000 de minots de grain. Dans une période assez courte la population a augmenté de 1,500,000 à 9,000,000. Au fait, c'est aujourd'hui un empire qui possède tous les éléments de richesse qu'un pays peut désirer. Ne sont-ce pas là des garanties pour l'avenir ? Si le Nord-Ouest était aujourd'hui ouvert, le Canada transporterait ses produits comme les Etats de l'Est transportent ceux des Etats de l'Ouest et, comme les Etats de l'Est fournissent à ceux de l'Ouest les produits de leurs manufactures, le Canada fournirait au Nord-Ouest les produits de son industrie. Ce serait la même position, les produits du Nord-Ouest trouveraient chez nous un marché avantageux, tandis que nos manufactures croîtraient et prospéreraient au point que nous serions bientôt indépendants des Etats-Unis dans nos relations commerciales. (Ecoutez !)

Dans notre position actuelle, les Etats-Unis nous offrent un marché surtout pour nos grains les plus communs, pour lesquels une lointaine exportation ne saurait être profitable. Depuis la conclusion du traité de réciprocité, ils ont acheté chaque année pour vingt millions de

nos produits. Ce trafic devra nécessairement chercher d'autres débouchés ; l'agrandissement et l'amélioration de nos communications par eau à l'intérieur, la construction d'un grand nombre de navires appartenant aux différentes provinces de l'union et qui navigueront sur ses eaux, nous rendront un jour parfaitement indépendants des Etats-Unis ; nous aurions ainsi en nous-mêmes les éléments de notre progrès, nous chargerions nos navires dans nos ports pour les expédier de là aux provinces du golfe, vers les Indes Occidentales ou en Europe. Les provinces du golfe pourraient faire avec nous un vaste commerce d'huile, de poisson et d'autres produits, de sorte qu'une vraie flotte de navires serait employée à développer les ressources du pays. (Ecoutez !)

Si l'union est basée sur des principes fidèlement appliqués, elle sera à l'avantage de tous ; et si nos hommes d'état accomplissent dignement ce grand œuvre, leurs noms ne mériteront-ils pas de figurer avec honneur dans l'histoire de la confédération ? (Ecoutez !)

Mais s'ils ne nous donnent avec l'union que des dépenses nouvelles et énormes, s'ils se lancent dans des spéculations extravagantes, ils nuiront grandement au pays et arrêteront pour longtemps ses progrès. Il ne faut pas se le dissimuler, ce projet prête beaucoup aux extravagances et aux spéculations. L'histoire de nos chemins de fer fait voir qu'une vaste portion des sommes dépensées a été employée d'une manière fort peu satisfaisante ; (Ecoutez !)

qu'on aurait pu les construire sans élever autant la dette du pays ; mais si l'expérience du passé peut guider nos hommes d'état, ils auront acquis un noble titre à notre reconnaissance. (Ecoutez !)

En relisant la vie de FRANKLIN, j'ai remarqué le passage suivant, où est assez bien dépeinte une position analogue à la nôtre :

FRANKLIN n'eût pas plutôt constaté que les Français voulaient la guerre, qu'il se détermina à leur résister vigoureusement. La puissance française dans l'Amérique du Nord était entre les mains d'un seul gouvernement qui inspirait toutes les mesures. Au contraire, la puissance anglaise était morcelée entre plusieurs gouvernements tous indépendants les uns des autres, un peu jaloux, et jamais franchement unis. "Il faut nous unir ou succomber" disait FRANKLIN au mois de mai 1734. Avant de se rendre au congrès, à Albany, il publia un article à ce sujet, l'accompagnant d'un dessin allégorique qui représentait un serpent coupé en autant de parties qu'il y avait de colonies, chaque tronçon étant marqué du nom d'une colonie, et, comme fond du tableau, en grosses lettres, on lisait ces mots : "S'unir ou mourir."

Je crois que notre situation d'aujourd'hui